

32 – QUELS RAPPORTS ENTRETIENNENT LES SOCIÉTÉS AVEC LEUR CULTURE ?

A – PEUT-ON PARLER D'UNE CULTURE PROPRE À CHAQUE SOCIÉTÉ ?

1 – Nature et culture

a) – La “naturalisation” des comportements humains

1 – A parcourir l'histoire des attitudes maternelles, naît la conviction que l'instinct maternel est un mythe. Nous n'avons rencontré aucune conduite universelle et nécessaire de la mère. Au contraire, nous avons constaté l'extrême variabilité de ses sentiments, selon sa culture, ses ambitions ou ses frustrations. Comment, dès lors, ne pas arriver à la conclusion, même si elle s'avère cruelle, que l'amour maternel n'est qu'un sentiment et, comme tel, essentiellement contingent. Ce sentiment peut exister ou ne pas exister, être et disparaître. Se révéler fort ou fragile. Privilégier un enfant ou se donner à tous. Tout dépend de la mère, de son histoire et de l'Histoire. Non, il n'y a pas de loi universelle en cette matière qui échappe au déterminisme naturel. L'amour maternel ne vas de soi. Il est “en plus”.

Si l'on devait tracer la courbe de cet amour en France depuis quatre siècles, on obtiendrait une sinusoïdale avec des points forts avant le XVIIe siècle, au XIXe et XXe siècles, et des points faibles au XVIIe et XVIIIe siècles. Probablement faudrait-il réinfléchir la courbe vers le bas à partir des années 60, pour marquer un certain reflux du sentiment maternel classique, et faire apparaître conjointement le début d'un nouveau tracé d'amour : celui du père. Apparemment, l'amour maternel n'est plus l'apanage des femmes.

(Source : Elisabeth Badinter, *L'Amour en plus*, Flammarion, 1981)

2 – Pourquoi diable les femmes seraient-elles capables de faire tant de choses à la fois ? Parce qu'elles utilisent leurs deux hémisphères cérébraux simultanément alors que le mâle bêta n'en utilise qu'un seul. On le sait depuis une étude de 1982 : le corps calleux qui sépare les deux hémisphères cérébraux est plus épais chez la femme et favorise la communication entre les zones du cerveau. Pourquoi bavarde-t-elle quand l'homme écoute pousser sa barbe ? Parce que l'hormone féminine, l'œstrogène, favorise l'activité verbale, selon Sally Shaywitz, de l'université Yale. Et parce que la femme utilise beaucoup plus l'hémisphère gauche, voué au langage, alors que l'homme préfère s'amuser avec le droit (représentation spatiale). Les études sur cette question abondent. Selon celle du Dr Ruben Gur, réalisée en 1980 au Pennsylvania Medical Center, la femme a un cerveau toujours en alerte : au repos, il mouline à 90 % de ses capacités contre 70 % pour le mâle, qui, lui, se détend vraiment, à la fraîche, décontracté du neurone. Ce n'est pas fini. Selon l'étude de Doreen Kimura, psychologue à la Simon Fraser University, monsieur est bien plus doué pour viser une cible, et madame, pour les travaux manuels de précision. Chasse et cueillette sont les deux mamelles ancestrales de nos aptitudes d'aujourd'hui, suggère la scientifique...

Voilà, en bref ce que dit la science. Ou plutôt ce que les best-sellers disent de ce que dit la science. Il faut le savoir, et la neurobiologie le crie haut et fort : la totalité des arguments cités plus haut, et repris en boucle dans les médias, sont réfutés depuis longtemps par... la science. La théorie de l'épaisseur du corps calleux de 1982 ? Invalidée en 1997 par une enquête sur deux mille personnes qui ne voit aucune différence entre hommes et femmes. La femme plus douée pour parler ? Une gigantesque étude menée en 2004 n'a révélé aucune différence entre les sexes concernant les capacités dans ce domaine. L'activité cérébrale de la femme à 90 % au repos ? L'étude date de 1980 et n'a jamais été confirmée. La théorie des hémisphères gauches (langage) et droit (représentation spatiale) ? Lancée dans les années 70, avant l'IRM, en pleine mode du yin et du yang, elle est complètement dépassée : l'imagerie cérébrale montre que les deux hémisphères fonctionnent en permanence en interaction. La préhistoire et ses atavismes ? Nous n'avons aucune trace de la répartition des tâches chez l'homme préhistorique. Le stéréotype de l'homme chasseur et de la femme au foyer est hérité du XIXe siècle. Claudine Cohen (la Femme des origines) a bien expliqué comment les imaginatifs scientifiques de l'époque ont calqué leur vision de la cellule familiale conservatrice du XIXe siècle sur la préhistoire, et combien ces représentations persistent aujourd'hui.

(Source : Nicolas Delessale, *Télérama* 2978 – 7 février 2007)

Q1 – Comment la société a-t-elle tendance à expliquer les comportements humains ?

.....
.....
.....

Q2 – Peut-on considérer que l'amour maternel est un sentiment naturel, inné ?

.....
.....

Q3 – Donnez des exemples concrets montrant que l'instinct maternel n'existe pas :

-
-
-

Q4 – Comment les scientifiques ont-ils essayé d'expliquer les différences de comportements entre les hommes et les femmes ?

.....
.....

Q5 – Que révèlent les dernières études scientifiques à ce sujet ?

.....
.....
.....

b) – La socialisation des comportements humains

Margaret Mead (1901-1978) choisit d'orienter ses recherches vers la façon dont l'individu reçoit sa culture. C'est donc le processus de transmission culturelle qu'elle décide de placer au centre de ses réflexions et de ses enquêtes. Sa recherche la plus significative est celle qu'elle a menée en Océanie, dans trois sociétés de Nouvelle-Guinée, les Arapesh, les Mundogomor et les Chambuli.[...]

Chez les Arapesh, tout semble organisé dans la petite enfance pour faire en sorte que le futur Arapesh, homme ou femme, soit un être doux, sensible, serviable. Alors que chez les Mundogomor, la conséquence du système d'éducation est plutôt d'entraîner la virilité, voire l'agressivité, que ce soit chez les hommes, chez les femmes ou entre les sexes. Dans la première société, les enfants sont choyés sans distinction de sexe ; dans la seconde, ils sont élevés durement qu'ils soient garçons ou filles. Ces deux sociétés produisent, par leurs méthodes culturelles, deux types de personnalité complètement opposés. En revanche, elles ont un point commun : elles n'engendrent pas de personnalité spécifiquement masculine ou féminine.[...] A l'inverse, les Chambuli pensent qu'hommes et femmes sont profondément différents. Ils sont persuadés que la femme est, "par nature", entreprenante, dynamique, solidaire avec les membres de son sexe, extravertie ; et que l'homme est, en revanche, sensible, moins sûr de lui, facilement jaloux de ses semblables.[...]

Dès les premiers instants de la vie, l'individu est imprégné de ce modèle, par tout un système de stimulations et d'interdits, formulés explicitement ou non, qui l'amène, une fois adulte, à se conformer de façon inconsciente aux principes fondamentaux de la culture. C'est ce processus que les sociologues ont appelé "enculturation".

(Source : Denis Cuche, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Repères, La Découverte, 1996)

Q1 – Remplissez le tableau à partir du texte et de votre perception de la société française

	Arapesh	Mundogomor	Chambuli	France
Division des rôles sexuels	-	-	-	-
Modèle de comportement des hommes	- -	- -	- -	- -
Modèle de comportement des femmes	- -	- -	- -	- -

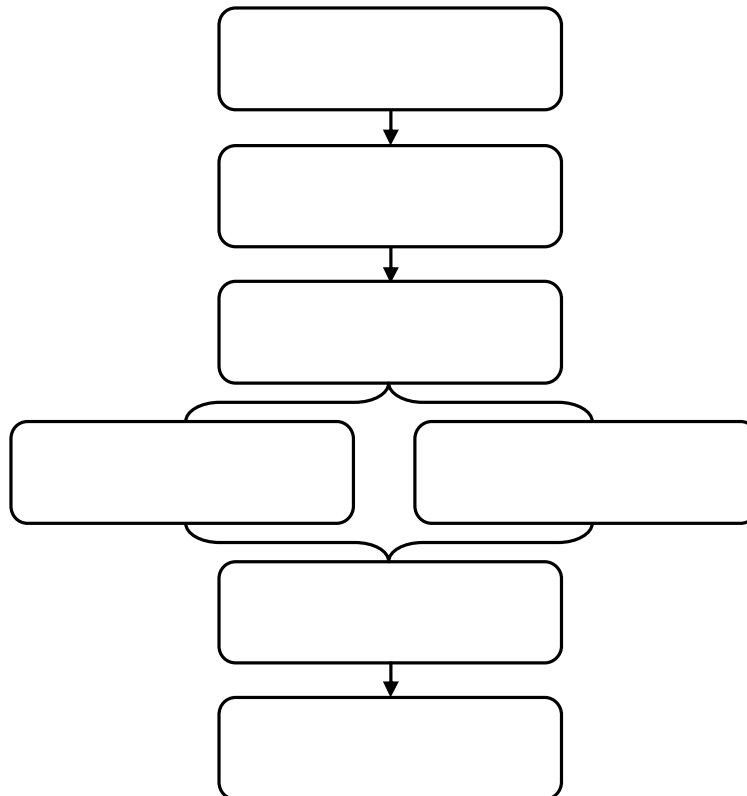
Q2 – Quels préjugés les exemples de Margaret Mead remettent-ils en cause ?

.....

.....

.....

Q3 – A l'aide du texte et des mots suivants complétez le schéma suivant : *comportement socialement accepté, normes sociales, socialisation, société, intériorisation, valeurs, culture.*



Q4 – Dans quel courant sociologie s'inscrit Margaret Mead ?

.....

.....

.....

c) – Par delà nature et culture

1 – Depuis que l'homme s'est décidé à observer les grands singes dans leur habitat, c'est-à-dire depuis à peine un demi-siècle, les découvertes ne cessent de bouleverser ce qu'il croyait être l'apanage de son espèce.

Où se cache-t-elle donc, cette nature humaine que nous ne partagerions avec personne ? Certainement pas dans notre bipédie, dont on sait désormais qu'elle n'est pas si différente (bien que plus affirmée) de celle des primates non humains. Dans nos capacités d'attachement, notre sens de la morale, nos facultés émotives ? Les grands singes ont des règles sociales et affectives bien établies, perçoivent la notion du bien et du mal, savent avoir de la joie ou du chagrin. Alors où ?

Dans notre culture ? Longtemps, ce rempart-là a tenu bon, y compris chez les primatologues. Mais le mur, une fois de plus, s'est fissuré, puis écroulé. On l'admet aujourd'hui : le cerveau des grands singes, comme celui des hommes, produit des images mentales qui les rendent capables d'anticiper, d'innover, d'adapter les expériences passées aux situations nouvelles de leur environnement...et de transmettre la leçon à leur descendance. Non par les gènes, mais par l'apprentissage.

En 1953, dans la minuscule île japonaise de Koshima, au large de Kyushu, le primatologue Kinji Imanishi fut le témoin d'une petite révolution technologique. En l'espace de quelques mois, les macaques vivant en liberté sur ce bout de terre vierge se mirent spontanément à laver les patates douces qu'on leur distribuait. Jusqu'alors, ils les mangeaient telles quelles, et s'abîmaient les dents sur la terre incrustée dans leur peau. Jusqu'au jour où Imo, jeune femelle de 18 mois, décida de nettoyer la sienne dans l'eau de la rivière. La tenant d'une main, la frottant de l'autre, elle répéta et perfectionna son geste pendant plusieurs jours. Trois mois plus tard, les membres les plus proches de sa famille faisaient de même. Cinq ans encore, et les trois quarts des juvéniles et des jeunes adultes lavaient régulièrement leurs patates douces. Non plus dans la rivière, mais dans l'océan, s'octroyant par la même occasion un apport de sel. Seuls les vieux, en marge de la société active, n'adoptèrent jamais cette habitude.

Si l'on admet que la culture est un mode de vie partagé par les membres d'un groupe mais pas forcément par d'autres groupes de la même espèce, qu'elle recouvre les savoirs, les habitudes et les compétences partagées par la fréquentation de ses congénères et par l'apprentissage auprès d'eux, il faut se rendre à l'évidence : nous ne sommes pas, sur la terre, une exception culturelle.

[Cependant le cerveau humain] n'a pas d'équivalent dans le règne animal. Trois fois plus gros que celui des singes anthropoïdes, il est la boîte noire dans laquelle continue de se cacher le propre de l'homme. Ou ce qu'il en reste, notamment le langage. "Ils ne parlent point, de peur de travailler", supposait Jobson, un voyageur anglais qui, visitant l'Afrique dans les années 1620, avait pris les grands singes pour une race inconnue d'humains. Qui n'a jamais entendu parler du chimpanzé Washoe ? Du gorille Koko, de l'orang-outan Chantek, du bonobo Kanzi ? Tous ont appris à communiquer par signes, ou à désigner du doigt des icônes pour demander de la nourriture. Washoe, singe surdoué, enseigna même les rudiments du dialogue gestuel à Loulis, son rejeton adoptif. Mais ces performances remarquables s'arrêtèrent là. Même s'ils sont capables d'apprendre plusieurs centaines de mots en langage des signes (la position de leur larynx leur interdit d'articuler les sons), nos cousins primates n'utilisent le langage que sur un mode impératif ou déclaratif. Ils ne racontent pas d'histoires, ils n'ont pas de formulation du futur, du passé ou du conditionnel, ils ne décrivent pas leur langage. Ils peuvent penser, mais ils ne peuvent pas dire, et sans doute ont-ils peu d'interrogations sur leur condition simienne. A l'homme seul, l'espèce au gros cortex, revient le douloureux privilège d'avoir une conscience du monde. Une conscience de soi par rapport à ce monde. Et une conscience de cette conscience.

(Source : Catherine Vincent, *Le Monde* du 8 août 2006)

2 – Expliquer, dans un même mouvement, l'unité de l'humanité et la diversité des manières d'être au monde et de lui donner sens, tel est le fascinant défi auquel s'affrontent tous les grands textes d'anthropologie, quelles que soient leurs options théoriques. L'ouvrage de Philippe Descola a cette ambition-là, entre interrogation fondamentale et savoir concret, ciel des idées et pâte des sociétés. Professeur au Collège de France et directeur du laboratoire d'anthropologie sociale fondé par Claude Lévi-Strauss, dont il fut l'élève, il s'est fait notamment connaître par une très belle recherche sur les Achuar, des Indiens Jivaros vivant entre Equateur et Pérou, dont la vision du monde diffère grandement de la nôtre.

Pour les Achuar en effet, l'homme, les animaux, les plantes ou les esprits n'appartiennent pas à des réalités séparées. Tous également dotés d'une âme, ils peuvent communiquer : les hommes, habiles chasseurs, voient le gibier comme un interlocuteur avec lequel s'instaure une relation de respect mutuel, et les femmes, maîtresses des jardins, s'adressent aux plantes comme à des enfants qu'il convient d'élever avec fermeté. Or cette façon de considérer l'ensemble des "existants" comme les partenaires d'une sociabilité généralisée n'est pas une lointaine exception amazonienne, elle se retrouve chez divers peuples d'Asie, d'Amérique ou d'Océanie.

Il faut donc se rendre à l'évidence : les grandes oppositions familiales entre humain et non-humain, nature et culture, sauvage et domestique, qui permettent de ranger de part et d'autre les êtres, les lieux et les choses n'ont rien d'universel. Elles appartiennent à l'histoire de la pensée occidentale, où elles apparaissent en outre assez tardivement et sont dépourvues de significations dans d'autres systèmes de pensée.

Ainsi, le dualisme nature/culture ne date que d'un siècle, mais il a exercé une influence déterminante sur l'ethnologie, non sans déformer son regard sur les peuples qui ignoraient une telle coupure. Certes, pour combattre les préjugés à l'encontre de ceux que l'on désignait comme des "primitifs" ou des "sauvages", il a pu être un moment nécessaire et salutaire d'affirmer qu'affranchis de l'état de nature ils appartenaient tous à l'humaine culture. Mais alors que de multiples recherches, en primatologie notamment, incitent à dépasser ce dualisme pour mieux comprendre le processus d'homínisation, il est également grand temps de lui ôter sa "valeur d'étalon" et d'admettre que la nature est "un fétiche qui nous est propre".

(Source : *Le Monde* du 26 décembre 2006)

Q1 – Quels sont les éléments qui montrent que l'opposition nature et culture n'est pas aussi tranchée ?

-
-

Q2 – Qu'est-ce qui nous distingue encore des animaux ?

-
-

2 – Culture et société

a) – Les trois sens du mot culture

1 – Au sens courant, la culture représente l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût ou le jugement. Il s'agit de connaissances artistiques ou scientifiques qui caractérisent l'homme cultivé, "l'honnête homme" des Lumières. C'est la culture savante.

L'anthropologie, c'est à dire la science qui étudie la diversité des sociétés humaines dans le temps comme dans l'espace (l'ethnologie examine plus particulièrement les sociétés traditionnelles dites primitives) donne une définition très large de la culture. Elle définit la culture en opposition avec la nature. La culture, c'est tout ce qui est produit par l'homme ; "la culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme" selon l'anthropologue américain J.M.Herskovits. Cette définition inclut ainsi les outils, l'architecture, les connaissances, les relations sociales et familiales, etc. Le sociologue, qui analyse les sociétés contemporaines, est donc plutôt gêné par cette définition qui est trop large pour lui permettre d'étudier, par exemple, les différences entre les groupes sociaux au sein d'une même société.

La définition sociologique de la culture est plus précise. C'est l'ensemble des valeurs et des normes et des pratiques qui sont acquises et partagées par une pluralité de personnes. [...]

Après les valeurs et les normes, le troisième et dernier élément qui définit une culture concerne les modes de vie, c'est à dire les pratiques sociales et culturelles adoptées par les individus. Les pratiques sociales sont nombreuses et variées. Donnons quelques exemples : les vacances, les pratiques sportives, les pratiques associatives ou politiques, les fréquentations (relation de voisinage, réseaux de relations, invitations et réceptions, lieux de fréquentation, etc., soit un ensemble d'éléments que l'on rassemble sous le thème de sociabilité), etc. Les pratiques culturelles représentent la fréquentation des lieux culturels (musée, cinéma, théâtre, spectacles, monuments, etc.) et la consommation ou l'utilisation des biens culturels (livres, médias, photographie, etc.).

(Source : J.Y.Capul et O.Garnier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier 1993)

Q1 – Quels sont les trois sens du terme « culture » ? Donnez des exemples précis.

-
-
-

2 – De ce point de vue, on peut dire que tous les peuples ont une culture, qu'il s'agisse des sociétés occidentales modernes ou des sociétés primitives. L'école culturaliste américaine a prolongé cette perspective dans deux directions : d'abord en définissant la culture comme "un ensemble d'éléments présentant une cohérence" ; ensuite, en faisant de la culture un patrimoine commun à tous les membres d'une société, susceptible de se transmettre de générations en générations. La culture constitue donc un lien entre générations, un héritage social.

On considérera donc qu'un groupe social possède une culture spécifique quand trois conditions sont réunies :

- on peut identifier un certain nombre de traits culturels communs aux membres du groupe, suffisamment spécifiques pour permettre de le différencier des autres groupes ;
- cet ensemble de traits culturels forme un système unifié, de telle sorte que chaque trait culturel ne peut s'expliquer qu'à partir des relations qu'il entretient avec les autres éléments de la culture ;
- ces traits culturels se transmettent de génération en génération, sans subir de modification sensible.

(Source : Jean Etienne, *Dictionnaire de sociologie*, Hatier, 1997)

Q2 – Comment fait-on pour repérer une culture ?

-
-
-

3 – Chaque année le 1^{er} septembre, date anniversaire du grand tremblement de terre du Kanto (région de Tokyo) en 1923 (d'une magnitude de 7,9 qui fit 142 000 victimes), la capitale japonaise se prépare à un séisme. A la simulation des mesures à prendre par la cellule de crise du cabinet placé sous la direction du premier ministre, Naoto Kan, s'ajoutent des exercices dans les écoles. Les professeurs montrent aux élèves où ils peuvent se réfugier sur le chemin du retour à la maison (terrain de sport, parcs), à utiliser des extincteurs et à se coiffer d'une capuche anti-choc qui se trouve dans leur pupitre. Les grands magasins ont toujours un rayon consacré aux équipements anti-sinistres : lampes torches, casques, produits de première nécessité.

Peuple voisin, dont la civilisation influença à bien des égards celle de l'Archipel, les Chinois soulignent dans leurs médias le calme des Japonais. Inconscience ? Contrôle de soi ? Bien, évidemment, tout le monde est inquiet. Les images dramatiques du Tohoku (région septentrionale du Honshu) sont bouleversantes. Personne ne se sent à l'abri : demain peut-être, ailleurs, ce sera ainsi. Mais que faire ? Pour la majorité des Japonais, il faut reconnaître l'impuissance de chacun. Peut-être l'homme parviendra-t-il à arrêter ses "machines infernales", les centrales nucléaires. C'est l'espoir du jour. Pour le reste - les forces telluriques - on ne peut qu'attendre...

Sans doute, le bouddhisme, que l'on soit croyant ou non, imprègne les mentalités et favorise ce calme par une acceptation de l'inévitable. Celui-ci conduit aussi à un certain conformisme social. "Tout ce qui a une forme est appelé à disparaître" : dès l'enfance, chacun le sait. Arrivé au VI^e siècle, le bouddhisme a trouvé au Japon un terrain d'autant plus fertile que les croyances animistes locales, rassemblées sous l'appellation générique de culte shinto ("voie des dieux"), avaient elles-mêmes cultivé ce sens de précarité du monde animé de forces dépassant l'entendement. Les calamités naturelles (éruption, séisme, tsunami) sont une donnée de la vie. Jusqu'à un certain point, le Milieu conjugué à une histoire, structure les mentalités, l'existence sociale. Et les Japonais cherchent plus dans la croyance un apaisement qu'une vérité.

Les dégâts entraînés par des désastres naturels qui rappellent la puissance de la nature ont enraciné en eux un sentiment d'impermanence, rappelle le spécialiste des religions Tetsuo Yamaori. Il conduit à une conception de la mort comme partie intégrante de la vie. Ce qui n'écarte ni l'infini chagrin de la perte des êtres chers, ni l'effroi. L'éducation transmise par les parents - tout ce que l'on apprend sans vraiment en avoir conscience - vise en outre à la maîtrise de soi. D'autres peuples trouvent dans l'extraversion une soupape à l'angoisse. Les Japonais n'exultent pas leur révolte contre l'inexorable ou leur chagrin. Ils en souffrent silencieusement. Eux aussi sont animés d'ambitions prométhéennes - leur expansion ravageuse pour l'environnement l'a prouvé - mais les cauchemars de leur histoire n'ont eu de cesse de leur rappeler la vanité de leur entreprise. Un désastre aussi dramatique soit-il n'est pas synonyme apocalypse - comme si la précarité de toute chose véhiculait une promesse de renouveau. Mais, pour l'instant, c'est encore le sursaut d'une force incommensurable qu'ils redoutent.

(Source : Philippe Pons, *Le Monde* du 15 mars 2011)

Q3 – Quels sont éléments de la culture japonaise mentionnés par l'auteur ?

-
-
-

Q4 – Comment les explique-t-il ?

-
-
-

b) – Les fonctions de la culture

1 – Dans les sociétés où les hommes dorment à même le sol, ils supportent difficilement la mollesse d'un matelas. Inversement, nous éprouvons de la difficulté à dormir - comme cela m'est arrivé au Brésil - dans un hamac, et il ne nous viendrait pas à l'esprit de chercher le repos, comme certains en Asie, sur une jambe.

Le salut visuel consistant en un haussement rapide des sourcils, un hochement de tête et un sourire, est le signe d'une rencontre amicale en Nouvelle-Guinée ou en Europe, mais il est banni comme indécent au Japon. Les échanges de contacts cutanés entre deux interlocuteurs sont extrêmement faibles dans les pays anglo-saxons ainsi qu'au Japon. Ils s'imposent au contraire comme expression normale du plaisir de rencontrer l'autre dans les sociétés méditerranéennes et sud-américaines. Ces mêmes interlocuteurs, assis à une terrasse de café ou se promenant dans la rue, maintiendront un certain espace entre eux en Europe du Nord ou en Asie, sous peine de ressentir un certain malaise ; ils auront tendance à réduire la distance qui les sépare dans les sociétés arabes ou latino-américaines.

Le poids de la culture ne se manifeste pas seulement dans les formes diversifiées de comportements et d'activités facilement repérables d'une société à l'autre (comme l'alimentation, l'habitat, le vêtement, les jeux...), mais aussi dans les structures perceptives, cognitives et affectives, constitutives de la personnalité elle-même.

(Source : F.Laplantine, *L'Anthropologie*, Col Petite Bibliothèque Payot, 1995)

2 – La « politesse » (qu'on appelle aussi le « savoir-vivre », les « usages » ou la « bienséance ») consiste en un ensemble de modèles comportementaux et de prescriptions régissant les normes sociales. Elle constitue la norme la plus quotidienne, et sans doute la plus pratiquée, des rituels sociaux. Si les trois quarts de la population française la plébiscitent, c'est que, contrairement à certaines idées reçues, elle ne se contente pas de refléter l'idéologie d'un milieu spécifique (généralement qualifié de bourgeois) ; mais elle tend à systématiser, sous formes d'injonctions et de préceptes, les valeurs essentielles de la culture en matière d'éthique, d'esthétique ou d'hygiène. Parfois assimilée à une certaine forme d'étiquette hypocrite ou décriée au nom de la spontanéité, elle s'avère néanmoins un fondement indispensable des relations humaines. [...]

Vus sous cet angle, les « Bonjour-merci-s'il vous plaît », « Mouche ton nez », « Tiens-toi droit » et autres injonctions ne sont pas des principes arbitraires mais répondent en fait à des besoins fondamentaux de la sociabilité. Analyser les rituels de politesse, saisir ce qui les sous-tend, découvrir leurs fonctions, c'est pénétrer au cœur même de notre culture et comprendre la logique profonde qui préside aux relations humaines.

A quoi sert donc la politesse ? Outre son rôle de renforcement de l'ordre social et de cohésion d'un groupe en prônant des valeurs favorables à la sociabilité, elle assume essentiellement deux fonctions : une fonction « psychologique » de protection de soi, et une fonction « communicationnelle » de facilitation des contacts sociaux.

(Source : A.Picard, *Sciences humaines*, n° 58, février 1996)

Q5 – Quelles sont les fonctions de la culture qui apparaissent dans ces textes ?

-
-
-
-

3 – La diversité culturelle au sein d'une société

a) – Les sous-cultures

1 – On pourrait, à propos des classes populaires, parler de franc-manger comme on parle de franc-parler. Le repas est placé sous le signe de l'abondance (qui n'exclut pas les restrictions et les limites) et surtout de la liberté : on fait des plats "élastiques", qui "abondent", comme les soupes ou les sauces, les pâtes ou les pommes de terre (presque toujours associées aux légumes) et qui, servies à la louche ou à la cuillère, évitent d'avoir à trop mesurer et à compter - à l'opposé de tout ce qui se découpe, comme les rôtis. Cette impression d'abondance, qui est de règle dans les occasions extraordinaires et qui vaut, dans les limites du possible, pour les hommes, dont on remplit l'assiette deux fois (privilège qui marque l'accès du garçon au statut d'homme), a souvent pour contrepartie, dans les occasions ordinaires, les restrictions que s'imposent les femmes - en prenant une part pour deux, ou en mangeant les restes de la veille -, l'accès des jeunes filles au statut de femmes se marquant au fait qu'elles commencent à se priver. Il relève du statut d'homme de manger et de bien manger (et aussi de bien boire).

On tend à ignorer le souci de l'ordonnance stricte du repas : tout peut être ainsi mis à table à peu près en même temps (ce qui a aussi pour vertu d'économiser des pas), en sorte que les femmes peuvent en être déjà au dessert, avec les enfants qui emportent leur assiette devant la télévision, pendant que les hommes finissent le plat principal ou que le "garçon" arrivé en retard avale sa soupe. Sans façons.

Mais on ne s'accorde ces économies d'efforts que parce qu'on se sent et on se veut entre soi, chez soi, en famille, ce qui exclut précisément que l'on fasse des manières. De même, on ne change pas les assiettes entre les plats. L'assiette à soupe, que l'on nettoie avec le pain, peut ainsi servir jusqu'à la fin du repas. La maîtresse de maison ne manque pas de proposer de "changer les assiettes", en repoussant déjà sa chaise d'une main et en tendant l'autre vers l'assiette de son voisin, mais tout le monde se récrie "ça se mélange dans le ventre !" et, si elle insistait, elle aurait l'air de vouloir exhiber sa vaisselle.

(Source : Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Edition de Minuit, 1979)

2 – Au "franc-manger" populaire, la bourgeoisie oppose le souci de manger dans les formes. Les formes ce sont d'abord des rythmes qui impliquent des attentes, des retards, des retenues ; on n'a jamais l'air de se précipiter sur les plats, on attend que le dernier à se servir ait commencé à manger, on se sert et se ressert discrètement. On mange dans l'ordre, et toute coexistence de mets que l'ordre sépare - rôti et poisson, fromage et dessert - est exclue : par exemple, avant de servir le dessert, on enlève tout ce qui reste sur la table, jusqu'à la salière, et l'on balaie les miettes. C'est une manière de nier la consommation dans sa signification et dans sa fonction primaires, essentiellement communes, en faisant du repas une cérémonie sociale, une affirmation de tenue éthique et de raffinement esthétique.

(Source : Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Edition de Minuit, 1979)

Q1 – A partir de ces deux textes donnez une définition d'une « sous-culture »

.....

.....

Q2 – Dans le tableau, comparez les modèles alimentaires populaires et bourgeois.

	Milieus populaires	Milieus bourgeois
Type de plats servis		
Ordre de présentation des plats		
Attitude à table		
Fonctions du repas		

Q3 – Quelle conclusion tirez-vous de ce tableau ?

.....

.....

Q4 – Pouvez-vous donner des exemples d'autres sous-cultures ?

-
-
-

b) – Les contre-cultures

1 – La contre-culture du hip-hop que vivent un certain nombre de jeunes ne postule ni une rupture ni une alternative : elle ne prône pas le renversement des institutions, elle se situe dans un rapport de domination, comme la parole de la mauvaise conscience. "Alors je conteste par la frime, par le carton de mes rimes/je réclame l'égalité/Hey Joe qu'elle égalité/Celle-là dont on vante/Les mérites sous la bannière française/Et qui n'est que le pouvoir institutionnel" (NTM, *J'appuie sur la gâchette*, Sony 1993). Cette critique politique se place au cœur même de la société et non dans ses marges. Elle interpelle directement les institutions, dont l'école, en leur demandant des réponses. Ce que nous pourrions résumer par la phrase de Kool Shen : "Mon devoir de citoyen, je le fais tous les jours en écrivant mes raps".

(Source : Laurence Tichit, *Panoramiques* n° 44, Janvier 1998)

2 – Certains commentateurs n'ont pas hésité à d'énoncer la culture hip-hop comme un effet supplémentaire de l'américanisation généralisée de nos vieilles sociétés et à considérer le rap français comme un simple succédané du rap américain. Certes, la scène du hip-hop américain reste, pour les rappeurs français, une référence déterminante, mais, après une première phase où sévissait un anglais approximatif, phonétiquement articulé pour la frime, le phrasé propre de la langue française s'est imposé : « Le français, c'est une langue fabuleuse [...], nous, on essaie de faire des rimes tout en respectant le sujet sur lequel on rappe. On peut swinguer sur le français et il y en a trop qui se retranchent sur le style américain et qui n'essaient pas de rechercher l'originalité française. » [...]

Faire ainsi de la langue française l'élément fédérateur du rap hexagonal semble contredire les analyses de certains linguistes à propos de la pratique linguistique des « cités » : « f... Les normes linguistiques maternelles sont développées comme autant de contre-normes à la langue française académique, ressentie comme une véritable langue étrangère. »¹
Ni les déclarations des principaux intéressés ni l'étude attentive des textes n'autorisent un tel constat de rupture. Certes, les rappeurs se plaisent à pimenter leurs textes d'importations lexicales venues de tous horizons, via l'univers des cités. Outre l'omniprésent corpus lexical d'origine nord-américaine, les termes importés de l'arabe, du tzigane, des dialectes africains, du créole antillais, fleurissent dans les rimes des rappeurs, cohabitant sans préjugés avec des vocables empruntés aux parlers régionaux ou au vieil argot français. Mais ce qui est contesté par les rappeurs, c'est l'impérialisme d'un français standard, insipide et répressif, non la puissance d'invention poétique du français classique, qu'à des degrés de conscience divers ils ont le sentiment de régénérer.
(Source : Christian Béthune, *Le rap. Une esthétique hors la loi*, Éd. Autrement, coll. « Mutations », n°189, 1999, p.180-192).

3 – Paru en 1997, l'ouvrage de David Lepoutre, *Cœur de banlieue, Codes, rites et langages* (Odile Jacob) offre l'une des premières approches sociologiques des cultures de la rue et du mouvement hip-hop en particulier. Entre culture jeune et culture de la rue, le mouvement hip-hop est, à l'origine, une forme de culture adolescente urbaine.[...].

Le hip-hop fait désormais partie d'une culture jeune à laquelle les adolescents de toutes origines sociales peuvent s'identifier. Pour David Lepoutre, c'est même "la forme la plus achevée et la plus cohérente de "culture cultivée" issue de la culture des rues des grands ensembles". En l'espace de quelques années, les composantes du hip-hop se sont peu ou prou distinguées en s'institutionnalisant. Les danseurs abandonnent la rue pour le studio dès qu'ils en ont l'opportunité ; les graffeurs travaillent volontiers sur des surfaces officielles ; les rappeurs se constituent en groupes professionnels. La question se pose de savoir jusqu'où peut aller cette professionnalisation sans "trahir" le message dont est porteur, à l'origine, le mouvement hip-hop.
(Source : Sylvain Allemand, *Sciences humaines*, n° 110, novembre 2000)

3 – C'est, semble-t-il, à partir de 1902 que le nom d'Apaches est employé pour désigner une bande de jeunes dont les méfaits faisaient trembler Belleville - celle de *Casque d'Or* dont Jacques Becker a fixé la légende -, puis par extension les jeunes voyous urbains. L'Apache est en somme "le nouveau synonyme de bandit", qui mêle à sa délinquance une certaine contestation de l'ordre social.

Combien étaient-ils ? Les journaux parlent vers 1907 de vingt à trente mille dont les deux tiers auraient entre quinze et vingt ans. Mais la structure très ouverte des bandes défie tout dénombrement et les chiffres n'ont qu'une valeur très relative. L'Apache est "né sur le pavé de Paris. Tout gosse, il se traîne dans les ruisseaux des quartiers de la périphérie ou de la banlieue" nous disent cent "itinéraires" identiques. Il échappe à l'école (vers 1900, sur 200 000 enfants scolarisables à Paris, 45 000 ne fréquentent pas) et à un apprentissage en pleine décadence. Il vagabonde, vit de petits métiers, ou de petite maraude, nargue la police qui, dans les secteurs populaires, passe le plus clair de son temps à pourchasser les garnements. Ils se forme de petites bandes de quartiers, aux surnoms rieurs (Les *Mouchérons*, les *Saute-aux-Pattes de la Glacière*, les *Chevaliers du Sac*...). Ils écrivent sur les murs : "Mort aux vaches. A bas les flics", s'exercent au vol à l'étalage ou au réticule, admirent leurs aînés et rêvent de devenir de vrais Apaches. Devenus grands, s'ils font leurs preuves - rosser un bourgeois, tomber un flic -, ils entrent dans leurs bandes.

Autour d'un "noyau dur" s'agglutine un entourage de "flottants" qui s'attachent ou quittent ce noyau au gré des circonstances. Beaucoup de jeunes, en effet, ne sont que des marginaux provisoires. L'Apacherie (le terme apparaît dès avril 1908 dans le Larousse Mensuel illustré comme synonyme de "réunion d'individus sans moralité") est pour eux une aventure de jeunesse, un rite de passage avant de se ranger et d'accepter les normes de la vie adulte. "C'est la dernière quête du plaisir avant de rentrer dans le rang", écrit Laurent Cousin qui souligne l'aspect ludique du comportement des Apaches : refus du travail - "celui qui travaille est un imbécile" -, goût pour la flânerie, le tabac, l'alcool, les filles, les plaisirs de la consommation et surtout du vêtement. L'Apache aime être bien mis sans être bourgeois : casquette à pont, plate, ronde ou gonflante, veste courte et cintrée, pantalon à patte d'éléphant, foulard de couleurs vives, bottines à bout pointu et boutons dorés. Cet enfant du peuple, qui a connu la rudesse des galoches, "attache beaucoup d'importance à la façon dont il est chaussé". Une élégance désinvolte qui le fait souvent traiter d'efféminé par les travailleurs des Faubourgs, et qui le distingue aussi bien de l'ouvrier endimanché que du "pante" respectable et gourmé. Le voilà tout prêt à sauter dans une automobile, rêve le plus souvent inaccessible et à l'origine de bien des braquages. Notons, au passage, que l'apparition de l'automobile change les conditions du cambriolage, plus fréquemment effectué par des jeunes gens motorisés : on ne plus "attraper" le voleur, soudain doté de vitesses supérieures.
(Source : *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, Cahiers Jussieu, Collection "10/18", UGE)

Q1 – A partir de ces trois textes donnez une définition de « contre-culture »

.....
.....
.....

Q2 – En quoi la culture hi-hop ou la culture apache peuvent apparaître comme des contre-cultures ?

-
-
-
-

Q3 – A la lumière de leur évolution, que sont-elles réellement ?

.....
.....
.....

